

Recouper la coupure.

A propos de « **Le Sentiment de la chair** » - 2010 -

Un film de Roberto Garzelli avec Annabelle Hettmann, Thibault Vinçon.



Je viens de tomber sur ce film qui me laisse complètement épaté.

Sans rien savoir du scénario, la découverte est formidable. Cependant, pour en dire quelque chose, je suis obligé de raconter.

Étudiante en dessin anatomique, Helena rencontre Benoit, un spécialiste de l'imagerie médicale. Elle a mal au dos depuis quelques temps. Il lui fait une radio des lombaires, puis, en douce, une radio de la poitrine... évidemment, elle a dû se mettre torse nu. « Je vois rien... une simple lombalgie », conclue-t-il. L'affaire pourrait s'arrêter là. « Je vois rien » est en effet le constat humain le plus désabusé face au sexe féminin.

En sortant, elle s'aperçoit qu'il manque quelque chose dans son sac. Elle remonte aussitôt pour le retrouver. Repassant dans la salle d'examen désertée, elle tombe en arrêt devant un cliché radiologique de poitrine. Son nom est dessus. Intriguée, plus tard, dans son bain, elle se tâte, cherche et trouve : elle a une côte flottante supplémentaire. Elle va assister au cours de Benoit. De quoi parle-t-il ? Des variations anatomiques, dont il est un spécialiste. Il explique qu'il peut y avoir un os en plus ou en moins ici et là notamment dans l'architecture compliquée de la main. Mais les variations concernent aussi les muscles et tous les organes. Il explique aux étudiants en médecine qu'il vaut mieux en savoir un bout là dessus, ce qui évitera de classer en pathologie ce qui n'est

que variation « normale ». En effet, un os supplémentaire peut être en partie soudé à un autre et ça apparaît à la radio comme une fracture du seul os habituel.

« Chacun est particulier » conclue-t-il, ce qui n'est pas sans me ravir, moi qui travaille dans le domaine où cette singularité s'exprime le mieux. Helena va donc transformer la rencontre en histoire d'amour, puis en passion dangereuse à la rencontre de la passion correspondante chez Benoit. Des formules telles que « mon corps est à toi » et « tu peux faire de moi ce que tu veux » que se susurrent volontiers les amoureux peuvent vite se transformer en monstruosité lorsqu'on travaille dans le champ de la médecine et spécialement de l'imagerie médicale.

Très vite, le sentiment de la chair, cantonné à la surface de la peau, ne leur suffit plus. Elle veut qu'il l'explore au plus profond de son corps, il ne souhaite que ça. L'ambiguïté était déjà au principe de leur rencontre. En opérant cette radio de la poitrine, voulait-il faire une photo de ses seins ? Ou avait-il deviné la présence de la côte supplémentaire ? C'est cette dernière hypothèse que retient Helena et il ne la dément pas. Le réalisateur n'a sûrement pas choisi par hasard cette particularité anatomique : c'est d'une côte d'Adam que dieu a sorti Eve. Que sortira-t-on de la côte d'Eve ? Ben, l'organe qui lui manque par ailleurs, tiens : le phallus. Mais ce n'est pas si simple. On sait très bien qu'une côte n'engendre pas un corps, et qu'elle n'est pas non plus un phallus. Cet os n'apparaît ici que comme le signe « égale » métaphorisant la différence des sexes, entre le corps féminin qui est le phallus, équivalent de ce que le corps masculin a de supplémentaire. D'où le caractère phallique des seins, que les femmes ont et que les hommes n'ont pas. D'où cette propension à la chirurgie esthétique : en rajouter, en enlever, changer la forme, tout y passe, mais c'est bien parce que de toute façon, ce n'est pas ça. Comme la côte surnuméraire, ce n'est pas le phallus.

Il faut donc chercher plus profond, ailleurs. Les amants se lancent dans cette recherche éperdue dont ils méconnaissent l'objet. Séance d'IRM la nuit dans les locaux désertés. Toute nue dans le trou de l'appareil, elle est comme l'enfant dans la matrice. On sent bien qu'elle jouit de savoir que son homme la pénètre plus loin que tout autre auparavant. Et lui n'est pas en reste, mais puisqu'il ne trouve rien, et pour cause, il veut refaire une séance. Il explique que certaines images sont floues... oui, elle a bougé... elle demande donc qu'il l'attache pour être sûr qu'il pourra bien voir. Et lui, sans le dire, modifie le produit de contraste qu'il doit lui injecter, afin de « mieux voir ». Elle fait une réaction allergique à ce produit, manquant d'y rester. La jouissance, à s'approcher au bord du précipice du Réel féminin finit par aborder le vertige de la mort.

Ensuite, elle va jusqu'à voler un appareil de célioscopie pour qu'il puisse l'explorer en direct par un prolongement de l'œil qui ira « vraiment » à l'intérieur d'elle même. Le vol est déjà une caractéristique du féminin : prendre à l'autre ce qu'on n'a pas et qu'on considère comme un dû. Je dis bien du féminin et non pas des femmes. On sait très bien que les voleurs sont le plus souvent des hommes, mais des hommes qui se sentent dans cette position féminine d'avoir été frustrés de quelque chose à leur naissance. Eux, ils y mettent le paquet, usant en général de ce substitut phallique qu'est une arme, tandis que les femmes se contentent en général de quelques vols anodins aux rayons des supermarchés : articles de mode, de maquillage, bref, de ce qu'il faut se rajouter pour « faire la femme », car ça non plus, en dépit du « donné » anatomique, ce n'est pas un donné, puisqu'il n'y a pas de représentation du féminin dans l'inconscient.

Ce vol, découvert à temps, puis couvert par la prof d'Helena, va provoquer un électrochoc chez Benoit. Là, elle va trop loin. Il la quitte ; elle insiste. Elle insiste jusqu'à lui signaler que le kyste interne qu'il avait repéré lors des explorations précédentes, est réapparu. Il lui avait dit que ce n'était pas grave, que ça disparaîtrait. Mais le toubib

qu'elle a consulté – puisqu'il ne voulait plus la voir- lui dit, dit-elle, qu'il vaudrait mieux l'enlever. Or, elle ne veut pas être opérée par un autre que Benoit.

Il cède. Voilà enfin l'occasion ultime. A l'époque de la légèreté de leur relation, ils avaient visité le musée de l'école de médecine dans laquelle ils s'étaient extasiés sur un corps artificiel de femme nue. Une fente sur le côté laissait deviner qu'on pouvait l'ouvrir pour voir à l'intérieur. C'est ce qu'il va faire, in vivo, sur le corps de la femme que, malgré tout, il aime. Il lui fait une péridurale, afin qu'elle reste consciente. Il ouvre. Il opère. Là enfin il voit...qu'il n'y a rien à voir, puisque, en plus, il coupe un excroissance. Avant de refermer, son regard s'attarde sur cette ouverture, en caresse les bords, le fond, on ne sait pas trop... mais voilà qu'elle lui enlève doucement son masque de chirurgien, son calot, qu'elle lui caresse tendrement les cheveux, et qu'elle abaisse sa tête tout contre l'ouverture... le film s'achève sur cette apothéose d'un cunnilingus déplacé dans une coupure faite des mains de l'homme, en déplacement de celle opérée par la nature.

Faute d'une réparation phallique, il ne reste en effet que l'illusoire substitution de s'en rendre maître par la maîtrise de l'art qui la produit.